

Lurelu



Dans le coeur de Florence, à la recherche de liberté

Marie Fradette

Volume 42, numéro 3, hiver 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92485ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fradette, M. (2020). *Dans le coeur de Florence, à la recherche de liberté*. *Lurelu*, 42(3), 67–68.



Dans le cœur de Florence, à la recherche de liberté

Marie Fradette

67

Si la poésie rebute, si elle reste la forme la plus crainte parmi les différents genres – notamment chez les jeunes –, le roman poétique peut assurément apprivoiser ces lecteurs réticents et permettre de faire connaître la poésie d'une tout autre façon. Jouant d'audace, l'auteure Lucie Bergeron ouvre la porte à ces réfractaires de la métaphore dans son tout dernier livre paru chez Soulières éditeur, une saga poétique de quelque 400 pages dans laquelle la poésie se lit comme un roman.

Dans le cœur de Florence, c'est une plongée dans l'univers tortueux d'une adolescente en manque d'amour, de repères, d'espoir aussi. Florence, seize ans, se sent complètement déboussolée depuis la mort de sa mère. Coincée entre sa famille recomposée, son travail à la galerie d'art et des histoires d'amour compliquées, elle trouve dans l'écriture une façon d'échapper au réel, mais aussi un moyen créatif de vivre son deuil. Seul ancrage, ce précieux cahier – tout comme la grève où elle aime retrouver sa solitude – devient un refuge jusqu'au jour où elle égare le journal.

Le sentiment de ne plus s'appartenir l'envahit alors. C'est avec une grande sensibilité que l'auteure de la série «Dagmaëlle» explore ici différents thèmes chers à l'adolescence. À travers le deuil, la peur, l'amour et l'envie de fuir un présent trop lourd, la quête de soi et de liberté reste sans doute le thème porteur de cette épopée lyrique.

L'évolution du personnage est d'abord et bien sûr perceptible dans son rapport à l'écriture. Puis, la perte du cahier plonge Florence dans une suite d'errances observables par ses actions, ses allers et venues, ses questionnements aussi. Enfin, la relation avec sa mère perdue traverse tout le récit depuis les livres légués par elle jusqu'aux appels lancés à la mer comme autant de bouteilles.

Arrêt sur quelques pistes d'exploration.

Sublimier le réel

«Je veux que mon écriture ne soit pas qu'une bouée de sauvetage, mais le bateau tout entier», espère Florence en exergue du roman. Invitez d'entrée de jeu les élèves à discuter autour de cette métaphore. Faire un tout avec l'écriture, se sentir entière et libre, exister grâce à elle tout en étant en pleine possession de ses moyens, c'est bien ce qu'elle désire, mais ce n'est pas ce qu'elle vit, du moins au départ.

«L'île / Je me sens comme elle / perdue dans l'eau trouble / Elle a de la chance, l'île. Elle est amarrée. Elle sait ce qu'elle fera dans 2, 10, 20, 102 ans. Je suis une île sans gouvernail / un bateau de papier / ma bouée s'accroche aux lignes de mes pages / mon ancre s'enroule autour de mon stylo / et quand la chaîne se casse / l'encre s'enfuit» (p. 23). Écrire devient ainsi un point d'attache et non un espace de totale liberté.

En fait, cette relation intime, voire fusionnelle avec l'écriture, lui permet au départ d'échapper au réel. «Pendant le cours de français je n'écoute pas. / je suis bien comme j'suis / je suis moi et mon cahier c'est tout» (p. 59). Invitez les élèves à prendre le pouls de ce que Florence fuit et surtout à comprendre pourquoi réel et fiction ne peuvent coexister de façon harmonieuse. Véritable refuge, le cahier lui permet d'exprimer ses angoisses, ses désillusions, ses espoirs, ses fantasmes tout en étant à l'abri. «J'écris pour magnifier / pour m'exulter / pour mettre des images sur mes espoirs» (p. 167).

Solitaire, Florence s'ouvre au contraire dans son cahier, se donne la chance d'être authentique, d'être elle tout entière, et même plus : «déconnectée du réel / comme on tire sur le fil d'une télé / et quand je crée / je suis moi exposant¹⁰» (p. 145). Expansive, elle s'invente mille-et-un scénarios inspirés du monde qui l'entoure, de la voisine Berthe, de Toby, du *bluesman*, Jean-Étienne. Mais ce rapport au réel se transforme tout

au long du roman jusqu'à cette finale où Florence parvient à s'ouvrir à l'autre tout en conservant son besoin de créer. Invitez les élèves à voir comment l'effet salvateur que lui procurait l'acte d'écrire est maintenant partagé avec quelqu'un d'autre. «Je crie Est-ce que je peux t'aimer et aimer les mots en même temps? / Il se retourne / m'ouvre ses bras. / Je fonce, les yeux remplis des couleurs de l'aube. / Aussi légère qu'une hirondelle de la rive» (p. 396).

«J'ai perdu mon cahier et les couleurs se sont fanées»

Bien qu'écrire allège la vie de l'héroïne, le lien qui l'unit à l'écriture reflète la fragilité de l'adolescente. Pour preuve, au moment où elle perd son cahier, sa vie bascule. «Sur la butte au bout du rang / le soleil / à peine réveillé / se reflète dans le fleuve / Je voudrais trouver ça beau / mais je ne sens rien. / Je dois remettre la main sur mon cahier / pour reprendre le fil de ma vie» (p. 195). Il lui est impossible de fonctionner sans lui. «Mon cahier me manque. Comme un bras coupé», dit-elle (p. 201). Demandez aux élèves de relever quelques passages dans lesquels l'effet de manque est palpable. «Je ne me reconnais plus / les gars ne m'intéressaient pas autant avant / en tout cas / il me semble / Pourquoi suis-je aussi volage / mon cahier est mon seul amant» (p. 220). Est-ce une façon de combler le vide? Sans lui, sans sa bouée, la vie ne semble plus pouvoir être vécue de la même façon. «Quoi faire après, sans mon cahier... Quoi faire après, avec l'imagination qui déborde [...] Pourquoi je ne suis pas plus dans le présent» (p. 258).

La relation fusionnelle qu'elle a avec son carnet est aussi perceptible dans ce refus de le remplacer par un autre. «Mais tu sais aussi bien que moi que je ne retrouverai jamais ces éclats de moi que j'ai semés le long des petits chemins bleus page après

page» (p. 202). Sans repères, errante et volage, elle se met à écrire partout, sur tout ce qui lui tombe sous la main. Sur le dépliant des meilleures auberges végé (p. 220), sur une roche de la grève (p. 260), sur les murs (p. 309), sur des tables (p. 325), sur une «*napkin*» (p. 342), sous le porche du bureau de poste (p. 342), etc. Elle laisse sa trace, répand son besoin de s'exprimer de façon anarchique. Invitez les jeunes à observer ce parallèle entre la perte du cahier et la perte de repères.

S'amarrer à la mère

Si Florence entretient une liaison si étroite avec l'écriture, c'est aussi beaucoup pour elle une façon de se rapprocher de sa mère. Après la mort de cette dernière, l'adolescente a besoin d'ancrage, de refuge, d'un cocon à l'abri du dehors, ce qu'elle trouve dans la création et dans les nombreuses lectures que lui a léguées sa mère. Le cahier représente beaucoup ce lien qui la relie à elle, de la même manière que le ferait le cordon ombilical.

Mais ce lien intime se perçoit de différentes façons dans le roman. Il y a bien sûr l'abondance des lectures que fait Florence. Notamment cette Emily Brontë, auteure des *Hauts de Hurlevent*, qu'elle admire et

grâce à qui elle parvient – un peu comme lorsqu'elle écrit – à s'évader. Les lectures s'inscrivent ainsi dans cette fuite du réel, cette peur d'affronter l'inconnu. Réfugiée au creux de ses livres, elle retrouve sa mère, celle qui «savait[t] toujours comment [la] mettre à l'abri» (p. 201). «Les mots de René Char me griffent la poitrine. / «*Enfonce-toi dans l'inconnu qui creuse. Oblige-toi à tourner*». C'est comme si c'était elle qui me parlait. / J'ai peur. / L'inconnu est immense / il peut m'avalier. J'peux pas rester juste dans ma tête / crinquée comme une boîte à musique» (p. 249).

Questionnez les élèves sur ce comportement qui s'apparente à une manifestation du deuil. Il y a d'abord le désir de rester ancré à sa mère, le bonheur de la retrouver à travers les lectures et l'écriture, puis cette rage de ne pas être armée pour affronter le réel : «Maman m'a brûlée au fer rouge de l'écriture / m'a appris à imaginer / mais elle ne m'a pas dit quoi faire après / Je lui en veux / pourtant je l'aime...» (p. 258).

Après la perte du cahier, tout s'embrouille pour Florence, mais c'est là aussi une occasion de se délivrer de son malêtre et de parvenir à cette liberté présentée en exergue du roman. Amenez les jeunes à constater cette évolution lente, ce détachement progressif jusqu'au «Fiche le camp Maman!»

(p. 318) qu'elle grave dans le bois. C'est après ce geste, cette coupure, qu'elle sort de sa coquille et s'investit dans une relation avec son *bluesman*. «Mes mots, je les aime / si fort si grand si pour toujours / ce n'est pas nouveau / mes v qui ressemblent à des u mes u à des ie mes a à / des ci / et mes h qui ne ressemblent à rien / je les écris sur des notes maintenant – fa ré do dièse / do si bémol sol / mes notes suivent les lignes courbes / de sa musique» (p. 404).

Enfin, l'attachement qu'éprouve Florence pour la mer participe tout autant de cette traversée. Vous pouvez explorer cette approche métaphorique avec les élèves et voir en quoi l'océan tient lieu de refuge. «Mes larmes sautent dans le vent. / Je cours sans m'arrêter / je cours vers le fleuve / rejoindre ma mère-eau / il n'y a qu'elle pour me consoler / ma mère-eau» (p. 200). «Maman n'est pas là / je la devine dans chaque vague qui vient mourir à mes / pieds» (p. 167).

Dans le cœur de Florence offre d'innombrables possibilités de réflexion et d'analyse. Analyser le style puissant et évocateur de Lucie Bergeron serait notamment une belle façon d'aborder le roman avec les élèves. L'omniprésence des éléments que sont le vent, la brume, par exemple, tend à épouser l'état de l'adolescente. «Debout face au nordet / fouettée par les coups d'humeur de la brise sauvage / Je me sens bien [...] comme si je me nommais vent brume éperlans affolés / TEMPÊTE» (p. 224). Plusieurs composantes pourraient aussi faire état d'une comparaison avec *Les poèmes ne me font pas peur* de Laurent Theillet (du Boréal, 2015), roman poétique dans lequel l'héroïne vivait aussi ce même amour pour l'écriture. La forme du roman, présenté sans chapitre, défie par ailleurs une rigidité certaine et épouse la liberté recherchée par l'héroïne.



Les beaux détours

CIRCUITS CULTURELS

Peinture, musique, architecture, patrimoine d'ici et d'ailleurs, littérature et jardins...

Avec Francine Sarrasin à la barre des beaux détours, la prochaine saison de circuits culturels s'annonce pleine de surprises!

www.lesbeauxdetours.com
514-352-3621

En collaboration avec Club Voyages Malavoy
Titulaire d'un permis du Québec.

Demandez la brochure de saison.